

Le silence
du passé

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre: Le silence du passé / Francine Laviolette

Nom: Laviolette, Francine, 1952- , auteure

Identifiants: Canadiana 20210066598 | ISBN 9782897836405

Classification: LCC PS8623.A8354 S55 2022 | CDD C843/.6-dc23

© 2022 Les Éditeurs réunis

Illustration de la couverture: Annie Boulanger

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada



Édition

LES ÉDITEURS RÉUNIS

lesediteursreunis.com

Distribution nationale

PROLOGUE

prologue.ca

Imprimé au Canada

Dépôt légal: 2022

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

FRANCINE LAVIOLETTE

Le silence
du passé



LES ÉDITEURS RÉUNIS

De la même auteure
chez Les Éditeurs réunis

Dans les yeux de Laurence, 2020

*Quoi de plus cruel pour une mère
Que de voir mourir son enfant.*

*Quoi de plus douloureux pour une femme
Que de ne pouvoir concevoir un enfant.*

AUTEUR INCONNU

Avant-propos

À l'aube d'une nouvelle histoire, je m'efforce de sonder mes personnages jusqu'au plus profond de leur âme afin d'en découvrir tous les secrets. Parfois, faisant fi du temps ou du moment, ils viennent me surprendre avec un sans-gêne insolent.

Cette nuit-là, à trois heures du matin, une envie impérative me réveille. Je me dis : « Ça va passer. » J'essaie de me rendormir, mais je n'y arrive pas.

Soudain, des mots se manifestent, chuchotés par ces êtres mythiques pour ne pas déranger l'être aimé qui sommeille à mes côtés. Puis, des phrases s'enchaînent, riches et bien construites. Je m'interdis de retomber dans les bras de Morphée, car je dois à tout prix retrouver ma plume et mon carnet pour les noter avant qu'elles s'envolent. Demain matin, au lever du jour, j'écrirai les premières lignes de ce roman.

L'auteure

Prologue

Boum... Boum... Boum... Boum... Boum... Boum...

Étienne ouvrit les yeux. Ce tambourinage qui venait de l'extirper d'un sommeil réparateur provenait de la réserve, pas très loin de sa cahute. Il reconnut aussitôt le bruit incessant des tam-tams mêlé aux chants syllabiques et gutturaux du peuple algonquin. *Une cérémonie spirituelle, sûrement un ancien qui est mort*, pensa-t-il.

Au printemps 1894, Étienne Desfossés, né à la Pointe-aux-Trembles, avait quitté sa famille et son village, attiré par l'aventure. Fort de ses dix-huit ans et pourvu d'un simple havresac, il avait roulé sa bosse jusqu'à Wabakin Station, en Abitibi, où il avait *squatté* une parcelle de forêt sur des terres de la Couronne. Rapidement, il y avait aménagé une cabane de bois rudimentaire afin de se protéger des animaux sauvages et des regards inquisiteurs. L'automne venu, il n'aurait plus qu'à la solidifier avant que survienne la dure saison.

Souvent, après une journée bien remplie, il s'arrêtait un moment pour contempler l'étendue sauvage qui s'offrait à ses yeux; il éprouvait alors un intense vertige de liberté et d'invincibilité. Puis, le cœur ayant ses raisons, après quatre années de vie en solitaire, il fonda d'amour pour Abéqua, une jeune Algonquine qui lui donna deux filles, Mikona et Émilienne. Le 5 janvier 1906, la destinée d'Étienne Desfossés bascula dans un abîme insondable. Forcé d'abandonner ses enfants, il en confia la garde aux sœurs missionnaires et disparut dans la nature.

* * *

1925

Rosaire Cardin, apprenti ébéniste de la région de Lanaudière, sentit le besoin impératif de partir vers de nouvelles contrées. À l'instar d'Étienne Desfossés, son destin le mena à Wabakin Station. Il y fit la rencontre d'Émilienne, une jeune couventine. Enseignante, recueillie et éduquée par les religieuses depuis sa naissance, Émilienne annonça à sa sœur Mikona qu'elle épouserait Rosaire et qu'elle quitterait définitivement Wabakin Station, son village natal, pour aller s'établir à Sainte-Anne-de-la-Rive avec son époux.

PREMIÈRE PARTIE

1

Sainte-Anne-de-la-Rive, vingt ans plus tard

En cette fin d'après-midi du 10 mars 1950, le soleil se fondait tout doucement derrière les bâtiments. Sur le tumultueux fleuve Saint-Laurent, d'impressionnants monceaux de glace brisés par la débâcle s'entassaient sur la grève et dans les anses, provoquant des déflagrations retentissantes. Au même moment, la puissante sirène de la Marine Industries de Sorel entraîna un déferlement d'ouvriers, pressés de regagner le confort de leur foyer après une journée de dur labeur.

Pourtant, à la boulangerie *Le Quignon* du village voisin, le départ du personnel fut quelque peu retardé.

— Oui, madame Loiseau, dans la boîte, je vous ai mis deux éclairs au chocolat et quatre trottoirs aux framboises.

— Les éclairs, Fleurette, les as-tu pris à crème fouettée? Mon Joachim, y aime pas pantoute ceux à cossetarde, y trouve que ça fait pâteux sur la langue.

— Craignez rien, madame Loiseau! J'les ai vérifiés un par un pis y sont tous à la crème fouettée, vous avez pas à vous inquiéter. Ça va faire une piastre et trois quarts.

La propriétaire du magasin général posa distraitement sa grosse besace en toile sur le comptoir et en explora le fond pour tenter d'y repérer des pièces de monnaie.

— Tiens, v'là l'argent juste, ma belle Fleurette, pis merci ben. Ah oui, encore une affaire, t'es ben sûre qu'y sont frais d'à matin, les éclairs, hein?

— Certaine, madame Loiseau! Vous savez ben que quand M. Hormidas dit à ses clients que c'est frais du jour, c'est frais du jour. Vous pouvez dormir sur vos deux oreilles.

La dame, satisfaite, tourna les talons et se dirigea vers la sortie. Soulagée de voir cette cliente pointilleuse franchir enfin le seuil de la porte, Fleurette s'empressa de la verrouiller et de retourner l'écriteau qui indiquait maintenant « FERMÉ ».

Pendant ce temps, dans l'arrière-boutique, Hormidas Carpentier astiquait à n'en plus finir la spacieuse table de travail qui lui permettait de créer de magnifiques chefs-d'œuvre. Des gâteaux de noces d'une hauteur impressionnante jusqu'aux petites bouchées miniatures, exquises et raffinées, il n'était pas peu fier de la renommée de son entreprise. Pourtant, ce jour-là, il avait le cœur en miettes.

Si au moins je pouvais la faire changer d'idée, pensa-t-il.

Le tintement de la porte d'entrée le replongea dans la réalité.

— Bon, la dernière cliente vient de partir, je peux y aller.

Il souleva avec précaution le délicieux gâteau qu'il avait concocté pour l'occasion et sur lequel il avait inscrit « Bonne chance, Fleurette » et quitta sa cuisine pour rejoindre son personnel à l'avant du magasin.

Devant le comptoir, un petit conciliabule se tenait. Parmi les employés, il y avait Léo Milot. À cause d'une dyslexie sévère, Léo avait toujours éprouvé des difficultés d'apprentissage insurmontables dans ses études. Plus grand que la moyenne des garçons de son âge, il affichait une silhouette plutôt efflanquée en plus d'être affublé d'une dentition protubérante. Son entourage le surnommait Castor, ce qui avait contraint sa mère à le retirer de l'école très tôt puisque le pauvre enfant était devenu le souffre-douleur de sa classe. Certains s'amusaient même à répéter à tout vent que la maman de Léo était une sorcière depuis qu'il avait confié à un camarade qu'elle pouvait prédire l'avenir dans les cartes. Léo n'avait pas été choyé par la vie. Mais aujourd'hui, à trente-sept ans, fier de son boulot d'aide à la boulangerie et de celui de camelot, il se sentait utile et heureux.

Depuis qu'il avait quitté l'école, il distribuait fidèlement le journal aux villageois tous les matins avec un zèle et un sourire incomparables. Un jour, lors d'une courte visite à la boulangerie, M. Hormidas lui avait donné sa chance en lui confiant de petites tâches simples que le personnel n'avait pas le temps d'accomplir. Depuis, Léo se vouait hardiment à l'entretien du local. Avec entrain, il passait le balai, livrait les commandes, papotait avec les clients. M. Hormidas ne lui aurait jamais laissé la responsabilité de la caisse enregistreuse parce que Léo, comme certains disaient de lui, n'était pas assez fou pour mettre le feu, mais pas assez fin pour l'éteindre. Par contre, le commerçant lui offrait l'opportunité de mettre ses forces en valeur.

Il y avait aussi Rita, l'amie d'enfance de Fleurette. Cette jolie brunette aux yeux pétillants aurait pu rivaliser avec n'importe quelle vedette d'Hollywood par sa beauté et son charisme. Les deux compagnes se confiaient tous leurs secrets sans craindre les indiscretions.

Ce jour-là, le personnel de la boulangerie *Le Quignon* s'était rassemblé pour une raison particulière: Fleurette Cardin vivait sa dernière journée comme commis après quatre ans de loyaux services. Son patron et ses collègues avaient tenu à lui préparer une petite fête d'adieu. Et lorsque Fleurette vit M. Hormidas arriver avec le gâteau, elle en fut toute chavirée:

— Sainte bénite! Monsieur Hormidas, vous avez préparé ce beau gâteau-là spécialement pour moi?

— C'est la moindre des choses, ma belle fille, s'empressa d'ajouter le ventru pâtissier au visage bouffi et au tour de taille titanesque. Après toutes les heures que t'as travaillées ici, j'te dois ben ça... En tout cas, je peux te dire que tu vas nous manquer, ça, c'est certain. Quand je pense qu'en plus, y a Rita qui va partir elle aussi dans pas grand temps... Y faudra pas que j'traîne pour embaucher de la relève.

— Pas si vite, monsieur Hormidas, précisa Rita, j'suis pas à veille d'accoucher. J'ai juste six mois de faites. J'peux travailler au moins jusqu'au mois de mai si tout va ben.

Hormidas Carpentier retira de sous le comptoir une bouteille de vin de cerises et quatre coupes. Après avoir servi une rasade à chacun, il leva son verre :

— À ta santé, ma belle Fleurette ! Pis aussi à ta nouvelle vie. Je te souhaite une tralée d'enfants tout autour de la table. D'ailleurs, si j'ai ben compris tes motivations, c'est pour te consacrer à fonder une famille que tu lâches la *job* ?

— Oui, vous avez tout compris, monsieur Hormidas. Bon ben, à vot' santé ! lança Fleurette, les yeux pleins d'étoiles.

Le visage du boulanger devint tout à coup empreint d'une grande nostalgie. Il savait qu'après le départ de Fleurette, et celui de Rita par la suite, rien ne serait plus comme avant dans son établissement. Les clients appréciaient tellement leur bonne humeur et leur enthousiasme.

— Je vais m'ennuyer de vous autres, c'est certain, avoua Fleurette, émue. Mais pour tout de suite, moi, j'ai surtout hâte de commencer mes semis. Philippe m'a labouré un p'tit coin de terre derrière la maison, l'automne passé. Dès que le sol va être assez réchauffé, je vais pouvoir planter des fleurs pis des légumes. Astheure que je travaille plus, je vais avoir tout le temps pour m'occuper de mon jardin.

— Y faut dire aussi que les rénovations de votre maison vous ont accaparés pas mal depuis un an, Philippe et toi, précisa Rita.

— C'est ben vrai ! Quand Philippe a acheté le duplex juste avant notre mariage, les deux logements avaient grand besoin d'une cure de rajeunissement. Avec ma *job*, j'pouvais pas trop l'aider, c'était vraiment l'moment que je prenne du temps pour moi.

Mais la véritable raison du départ précipité de Fleurette n'avait aucun lien avec les rénovations ni avec le jardinage. Ce que la jeune femme à la taille délicate et aux petits yeux marron désirait plus que tout au monde, c'était d'avoir un enfant. Le couple avait tout tenté pour concevoir, mais en vain. Chaque mois, la déception emplissait leurs cœurs. Ainsi, sur les conseils de son médecin, Fleurette s'était alors résignée à quitter son emploi et à profiter d'un repos bénéfique à la conception.

— Bon, là, y faut que je parte, annonça-t-elle à ses collègues. J'dois me rendre à un rendez-vous important pis j'ai pas l'intention d'être en retard.

— Attends une minute! l'intima son patron. J'allais oublier.

Il tourna la clé pour ouvrir le tiroir de sa vieille caisse enregistreuse et en retira une pile de billets qu'il tendit à la jeune femme. Il avait pris soin de mettre de côté ce petit pécule avant de ranger ses profits de la journée dans un sac de papier brun, comme il le faisait chaque jour, dès la fermeture.

— Tiens, c'est ta dernière paye, avec un p'tit bonus. J'te dois ben ça.

— Oh, merci, monsieur Hormidas! répondit Fleurette, au bord des larmes.

Tous restèrent un long moment sans prononcer un seul mot, puis Fleurette lança spontanément :

— Bon, là, j'suis en train de vous retarder dans vot' ouvrage pis j'ai mon rendez-vous. Y faut vraiment que j'parte.

Chacun y alla d'un dernier conseil :

— En tout cas, attends pas la semaine des quatre jeudis pour revenir nous voir, la supplia son patron. C'est pas parce que tu travailles plus ici que tu peux pas venir nous faire un p'tit brin de causette de temps en temps.

— Oui, c'est promis, monsieur Hormidas!

Tous partagèrent des accolades chaleureuses. Fleurette ne put s'empêcher de lancer une œillade à sa grande amie Rita qui, quelques jours auparavant, lui avait parlé d'une tireuse de cartes stupéfiante qui habitait dans une vieille bicoque à la sortie du village.

— Elle m'a jetée à terre, lui avait précisé Rita. Tu vas voir, est vraiment bonne, a va pouvoir te dire des affaires que tu imagines même pas sur ton avenir. Pis, fais-toi z'en pas avec l'allure de sa maison, ça surprend un peu en l'apercevant, mais après une couple de minutes, on s'y fait. Je te jure, elle, a va te l'dire si t'es pour avoir des enfants.

* * *

Après avoir quitté la boulangerie, Alexandrine Loiseau retournait chez elle avec sa petite boîte blanche entourée d'une ficelle qui contenait des trottoirs aux framboises pour elle et des éclairs au chocolat pour son mari Joachim, propriétaire du magasin général. Sur son chemin, elle croisa la belle-mère de Rita. Alexandrine adorait partager ses commérages avec celle qu'elle considérait comme sa jumelle cosmique.

— Bien le bonjour, madame Champagne !

— Tiens, madame Loiseau ! Quel bon vent vous amène ? Vous devriez pas être en train de servir vos clients, à cette heure-ci ?

— Oh, vous en faites pas, mon Joachim veille au grain. C'est que j'ai pas pu résister à 'tentation de me payer des p'tites douceurs, pis comme la boulangerie était à veille de fermer, ben, j'me suis hâtée d'y aller avant que ça ferme.

Alexandrine se pencha à l'oreille de sa compagne et lui chuchota :

— Vous savez pas la dernière nouvelle, ma'me Champagne ?

— Non, pas encore, mais je sens qu'vous allez m'la dire, par exemple, ironisa Henriette, aussi cancanière que son interlocutrice.

— La p'tite Cardin lâche sa *job* à 'boulangerie ! J'les ai entendus en parler entre eux autres dans le magasin.

— Non ! Êtes-vous sûre de t'ça ? Parce que Rita, ma bru, a m'en a pas parlé. Vous savez, elle pis Fleurette sont les deux meilleures amies du monde. Elles sont ensemble depuis qu'elles savent marcher pis parler. Elles se lâchent jamais d'une semelle, ces deux-là, tout le monde le sait. Ça fait que j'l'aurais su si...

— Êtes-vous en train d'me traiter de menteuse, vous là ! s'offusqua la marchande.

— Pantoute, madame Loiseau ! Mais y paraîtrait que son mari avait peur qu'elle se fasse bonimenter par les clients en manque de besoins, vous savez ce que je veux dire... Vous avez vu comme moi qu'elle est ben tournée, la p'tite dame. Elle a dû en faire pâtir, des jeunots, avant de jeter son dévolu sur son Philippe.

— À qui le dites-vous! Surtout quand on sait qu'une femme qui travaille peut facilement devenir indépendante pis refaire sa vie sur un autre bord. C'est de valeur, parce que j'aimais ben ça quand c'est elle qui me servait, toujours souriante pis ben avenante.

— Ben, moi, mon Germain y est pas de même. Y fait confiance à Rita, sa p'tite femme. Il l'aime tellement, c'est beau de les voir. En tout cas, lui, il obligerait jamais sa femme à lâcher sa *job* pour la garder à maison.

Alexandrine Loiseau ravala une boutade, car elle connaissait très bien les petits penchants du fils d'Henriette Champagne. Souvent, dès que Rita partait pour le travail, le jeune tombeur se rendait au casse-croûte, à l'entrée du village, pour piquer une jasette avec la serveuse. Sans cesse en manque de caresses, Germain trouvait son plaisir ailleurs qu'à la maison. Et si jamais une figure familière se présentait au restaurant, son plan était coulé dans le béton: il agrippait un journal à portée de main pour simuler la recherche d'un emploi plus lucratif.

— De toute façon, ma'me Champagne, vot' bru est à veille de lâcher la *job*, elle aussi, vu que son temps est pas mal avancé...

— Ah, elle a encore un boutte à faire, elle accouche juste en juin. Mais j'me demande comment il va se débrouiller, M. Hormidas, quand ma bru va être partie. Est tellement travaillante, c'te p'tite femme-là! C'est pas l'idiot de Léo qui va aider le patron à décorer ses pâtisseries! s'esclaffa Henriette, dans un trémolo railleur.

— J'vas dire comme vous, soutint la marchande, c'est pas lui qui a inventé les boutons à quatre trous, hein... Ben là, va falloir que j'vous laisse, mon mari va se d'mander qu'est-cé que j'brette. À la revoyure, ma'me Champagne!